

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

VI.

— Évadé ! s'écria-t-il. La pensée qu'il est libre me donne le frisson ! Ne va-t-il pas commettre de nouveaux crimes ?

— Il n'en commettra plus... Il est mort...

— Mort ! répéta le constructeur, véritablement abasourdi cette fois, et ne comprenant rien à l'affirmation du substitut.

— Oui, reprit celui-ci. Quelques heures après son évasion on a recueilli sur les bords de la Seine une partie de ses vêtements... Donc il s'était noyé, soit volontairement, soit par accident. Néanmoins, le corps n'ayant pas été retrouvé, on a continué pendant deux mois des recherches dont le résultat négatif a rendu le doute impossible... Léopold Lantier est bien mort...

Pascal leva les mains et les yeux vers le plafond en balbutiant, avec une intonation douloureuse :

— Le malheureux !... ah ! le malheureux !...

— Donc, poursuivit le substitut, vous restez l'unique représentant de la famille des Lantier ayant des droits à l'héritage de Robert Vallerand...

— L'unique, non, monsieur, répliqua Pascal, j'ai un fils...

— C'est juste, mais il ne vient qu'en seconde ligne.. Or, votre oncle étant mort d'une façon presque subite n'a pas laissé de testament... Donc sa fortune entière vous revient, puisque

vous êtes fils de la sœur... Un administrateur judiciaire a été nommé et vous rendra compte de l'actif de la succession, qui se compose de la propriété du château et du domaine de Viry-sur-Seine, évalués de cent soixante-quinze à deux cent mille francs,

en outre de soixante mille francs de valeurs au porteur trouvées dans un meuble du château, et d'une quinzaine de mille francs en espèces.

Pascal écoutait attentivement et ses sourcils se fronçaient de façon notable. Le substitut, s'apercevant de la préoccupation peinte sur son visage, formula cette question :

Vous semblez étonné. Supposiez-vous donc l'héritage plus considérable ?

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, monsieur, j'ignorais le chiffre exact de la fortune de mon oncle, mais j'avoue que je le croyais beaucoup plus riche...

— Tout le monde le croyait comme vous, et d'après le bruit public Robert Vallerand était millionnaire... Il a bien fallu se rendre à l'évidence à la suite de la levée des scellés et de l'examen de tous les papiers... Il n'existe d'autre actif que celui dont je vous ai donné le détail.

Pascal secoua la tête.

— J'ai causé avec mon oncle une seule fois depuis son retour d'Amérique, et dans cet entretien, sans rien préciser, il m'a clairement donné à entendre qu'il possédait plusieurs millions...

— Ce n'est pas vraisemblable... répliqua le substitut. On verrait trace de ces millions, car à coup sûr Robert Vallerand



... Sur ce poêle se trouvait une marmite pleine de liquide en ébullition.

n'a point enfoui sa fortune...

— Ne peut-il l'avoir déposé chez un notaire ?

— On aurait trouvé le reçu.

— Un reçu s'égaré.

— Après la mort de votre oncle, le notaire aurait avisé le parquet du dépôt fait entre ses mains.

— Sans doute, mais il n'est point impossible d'admettre que le notaire ignore la mort de son client...

— Avez-vous des raisons sérieuses pour parler ainsi ? demanda le substitut.

— Je crois en avoir... répondit Pascal.

— Lesquelles ?

— Dans l'entretien auquel je faisais allusion tout à l'heure, mon oncle ne m'a point caché que ses capitaux lui semblaient plus en sûreté chez son notaire que dans sa propre maison...

— A-t-il cité un nom ?

— Il m'a dit que M. Audouard, officier ministériel à Nogent-sur-Seine, possédait toute sa confiance...

— Ce que vous m'apprenez là, monsieur, est assez grave pour que l'on doive s'en préoccuper... Veuillez attendre quelques instants. Je vais consulter à ce sujet M. le procureur de la République...

— Faites, Monsieur.

Le substitut sortit. Pascal, resté seul, essuya son front que mouillaient des gouttes de sueur quoiqu'il ne fit pas chaud dans le cabinet. Docile aux conseils de son cousin, le constructeur jouait gros jeu.

L'édifice si laborieusement construit pouvait s'écrouler, mais le succès paraissait certain si l'héritière de Robert Vallerand restait à jamais inconnue, et Leopold avait dit à Pascal :

— Renée, cette fois, ne nous échappera pas !

Au bout de cinq minutes le substitut reparut.

— Le procureur de la République s'est ému de votre communication... fit-il. J'ai l'ordre de télégraphier au notaire de Nogent-sur-Seine pour le mander immédiatement ici. Etes-vous forcé de repartir aujourd'hui même pour Paris ?

— Ma présence à Troyes est-elle indispensable ? demanda Pascal ?

— Elle serait du moins très utile.

— Je vais donc expédier une dépêche à mon représentant pour l'avertir que mon absence se prolongera et lui donner des instructions...

— C'est le parti le plus sage... Où êtes-vous descendu ?

— A l'hôtel de la Préfecture...

— C'est donc là que je vous ferai prévenir dès que nous aurons besoin de vous...

— Merci, monsieur, je me tiendrai à vos ordres...

Pascal sortit. Le substitut rédigea immédiatement la dépêche qui mandait au parquet de Troyes le notaire de Nogent-sur-Seine, et sonna un garçon de bureau.

— Ceci au télégraphe... lui dit-il. Réponse payée...

Au bout d'une heure et demie la réponse attendue arrivait au cabinet du procureur de la République.

Elle portait la signature du principal clerc de l'étude et était ainsi conçue :

“ Monsieur Audouard, absent. Ne reviendra que dimanche soir. Ne sais où le prévenir. Que faire ? ”

Un second télégramme, aussitôt expédié, invitait le notaire à se présenter le lundi suivant, à une heure après-midi, au palais de justice.

Ceci fait, le substitut écrivit à Pascal pour l'aviser du temps d'arrêt que subissait l'affaire, et lui rendre sa liberté jusqu'au lundi suivant.

— Tant mieux ! pensa l'entrepreneur, Léopold aura le temps d'agir et Renée ne sera plus à craindre... Je vais m'entendre à ce sujet avec lui...

Le train passant à Troyes à cinq heures trente-cinq minutes emporta Pascal Lantier, qui rentra dans son logis de la rue Piopus à dix heures du soir.

## V.

Jarrelonge, nous le savons, avait pris à onze heures cinquante le train omnibus de Paris à Bruxelles. C'était un voyage de douze heures.

Paul Lentier, partant le lendemain matin par l'express, ne mettrait que moitié moins de temps à parcourir la même distance, mais le bandit gagnait près de deux heures sur l'étudiant et cette avance devait lui suffire.

D'habitude le libéré dormait en chemin de fer comme dans son lit, bercé par la trépidation des wagons sur les rails. Il n'en fut pas de même cette nuit-là.

Accoté dans un angle, le visage enfoui sous son cache-nez, et se trouvant en compagnie de quatre voyageurs, Jarrelonge avait l'air de sommeiller mais en réalité il réfléchissait.

En arrivant à Meubeuge, un peu avant neuf heures du matin, il se départit de son immobilité. On annonçait cinquante minutes d'arrêt.

— Je vais déjeuner ici, pensa le misérable. Le temps me manquera peut-être à Bruxelles... Profitons des circonstances...

Il s'installa donc au buffet, s'offrit une ample nourriture, amplement arrosée et, quand les employés crièrent : Messieurs les voyageurs, en voiture !... il regagna son compartiment où, fermant de nouveau les yeux, il reprit le cours de ses réflexions.

A midi dix minutes, le train s'arrêtait en gare de Bruxelles. N'ayant à s'occuper d'aucun bagage, Jarrelonge gagna rapidement la porte de sortie. Ne connaissant point Bruxelles, il devait se renseigner.

— Où prend-on le train pour Anvers ? demanda-t-il à un commissionnaire.

— A la gare du Nord, de l'autre côté de la ville. Le tramway que vous voyez là en face y conduit.

Et le commissionnaire désignait une tête de ligne de tramways.

Deux voitures stationnaient. L'une d'elles allait se mettre en marche. Jarrelonge y monta, traversa Bruxelles et mit pied à terre à la station de la gare du Nord.

Dans la salle d'attente il apprit qu'un train partirait pour Anvers dans vingt minutes. Il se promena de long en large, examinant les physionomies. Elles lui paraissaient généralement maussades. Les regards étaient morues ; tout le monde semblait s'ennuyer. On parlait flamand, wallon et français.

— Quel galimatias ! pensait le bandit. Voilà un arlequin de langage !

Les vingt minutes écoulées, il prit son ticket et monta en wagon. A deux heures il arrivait à Anvers.

De la station, située à l'extrémité du boulevard ou avenue de Keyser, on voit se dessiner le panorama de la ville. Jarrelonge s'arrêta.

— Présentement il ne s'agit point de s'endormir... se dit-il en se grattant l'oreille. Il faut trouver Oscar Loos le plus vite possible, et pour cela se renseigner...

Abordant un passant, il lui dit du ton le plus gracieux :

— Pardon, monsieur... auriez-vous la complaisance de m'ap-prendre...

— Comprends pas... interrompit le passant dans le plus pur flamand, et il continua son chemin.

— Diable ! murmura Jarrelonge en faisant la grimace. Un Godferdum qui parle javanais ! Est-ce que je ne rencontrerai point quelque paroissien qui jabotera le français tant bien que mal ?

Une femme venait de son côté.

— La rue Vieille-Chaussée, madame, s'il vous plaît ?... fit-il en lui barrant le chemin.

Hélas ! la femme ouvrit de grands yeux et secoua la tête en prononçant une phrase incompréhensible.

— Encore une Flamande ! pensa le voyageur dépité. Comment donc faire ? Ah ! J'y songe... Il y a ici, bien sûr, des sergents de ville comme ailleurs, et ces gens-là me comprendront...

Jarrelonge s'interrompit, mais pour reprendre aussitôt :

— Décidément, je deviens idiot ! Aller parler à un agent pour qu'il dévisage ma frimousse et la reconnaisse un jour ou l'autre... Ça ne serait pas adroit... Comment donc faire ?

Tout en monologuant, le misérable avait marché. Il se trouvait en face d'une construction assez vaste, ayant l'apparence d'un théâtre. Sur le fronton on lisait le mot : ALHAMBRA.

Les affiches placardées près des portes étaient rédigées en français.

— A la bonne heure ! pensa le libéré. On comprend ma langue ici ; donc il y a des gens qui le parlent.

Une petite dame, de tournure sautillante et de mise élégante quoique un peu fanée, sortait du péristyle.

Etes-vous Française, madame ? lui demanda Jarrelonge en la saluant.

— Oui, monsieur...

— Alors je suis sauvé ! Pouvez-vous m'indiquer la rue Vieille-Chaussée ?

— Non, monsieur, mais là-bas, chez le marchand de tabac du coin de l'avenue, vous trouverez un commissionnaire qui parle français et pourra vous répondre...

Jarrelonge remercia, prit sa course, rencontra le commissionnaire et lui dit :

— La rue Vieille-Chaussée, mon brave ?

— Je vais vous y conduire, ça n'est pas loin d'ici... Suivez-moi...

Au bout de cinq minutes de marche, l'homme étendit la main vers une plaque et ajouta :

— Nous y sommes.

Le Français mit deux francs dans la main de son cicérone qui, très satisfait de cette aubaine, s'écria !

— Si vous aviez besoin de moi, je suis toujours chez le marchand de tabac, fort à votre service...

— Entendu...

Resté seul, Jarrelonge inspecta les maisons et n'eut que quelques pas à faire pour arriver au numéro 31.

C'était une vieille construction de puyre apparence, ayant au rez-de-chaussée deux boutiques. Un marchand de fromages occupait l'une. L'autre servait à la vente de poisson salé et fumé. De toutes deux s'échappait une odeur nauséabonde.

Entre les boutiques se trouvait une allée noire et fétide comme celle de la maison borgne que le Belge habitait à Paris, rue des Récollets.

Jarrelonge, conjecturant non sans raison qu'un logis de cette sorte ne devait point avoir de concierge, entra chez le marchand de fromages en se disant tout bas :

— Pourvu que celui-là comprenne le français...

Il fut rassuré en entendant l'industriel lui demander ce qu'il voulait, et il répondit par cette question :

— Connaissez-vous dans cet immeuble un nommé Oscar Loos.

— Oui, monsieur...

— A quel étage demeure-t-il ?

— Au second, mais je doute que vous le trouviez..

— Ah ! diable ! ! Quand peut-on le voir ?

— Je n'en sais rien, mais montez toujours... Il y a sa mère qui vous renseignera...

Le libéré gravit les marches disjointes de l'escalier et frappa doucement à l'huis du second étage. Une voix lui cria :

— Entrez...

Il poussa la porte, franchit le seuil et, dans une chambre d'aspect sordide et délabré où régnait le plus grand désordre, vit une femme d'une soixantaine d'années, de mauvaise mine, coiffé d'un petit bonnet à pièces, assise à côté d'un poêle. Sur ce poêle se trouvait une marmite pleine de liquide en ébullition.

La vieille femme ne se leva pas et demanda d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voudrais voir votre fils...

— Pourquoi faire ?

— J'ai à lui parler...

La vieille prit une physionomie furibonde et s'écria en brandissant un tisonnier qu'elle tenait de la main droite :

— Ce que vous avez à lui dire, parbleu, c'est connu ! ! Vous savez qu'Oscar a rapporté de Paris quelques sous gagnés honnêtement par son travail, et comme tous ces fainéants de Flamands vous venez le chercher pour qu'il vous paye jusqu'à plus soif de la bière de Louvain et du faro... Ah ! les gredins !... ils l'entraînent, ils le dépouillent, ils lui font tout dépenser dehors, tandis que moi, sa mère, je reste à la maison, à manger des pommes de terre bouillies, sans beurre et sans saindoux !... Ah ! ça finira, cette vie là !...

— Pas commode, la vieille !... pensa Jarrelonge. Il s'agit de l'amadouer...

Puis il ajouta tout haut :

— Vous vous méprenez sur mon compte, ma chère dame... Je n'ai point du tout l'intention de débaucher votre fils, étant moi-même un parfait sujet et n'estimant que les braves gens... Je viens de Bruxelles tout exprès pour offrir à votre fils du travail, de la part de mon patron.

— Il est donc menuisier, votre patron ?

— Maître menuisier, oui, et moi compagnon... répliqua le complice de Léopold, saisissant le renseignement au vol.

— Eh bien, je ne crois pas qu'Oscar se laisse embaucher... Du reste il ne doit plus en savoir long, de son métier, après les trois ans qu'il a passés au chemin de fer où il aurait mieux fait de rester...

— La main se refait vite, et s'il voulait...

— Oui, s'il voulait... mais il aimera mieux rester à ne rien faire, en mangeant du jambon cru, et en l'arrosant de bière et de genièvre jusqu'à ce qu'il tombe sous la table... Voilà où passent ses économies.

— On peut lui donner de bons conseils...

— Essayez... ça vous regardo...

— Rentrera-t-il bientôt ?

— Est-ce que je sais ?... — Je suis souvent deux jours sans voir ?...

— Où le trouver ?...

— Chez tous les marchands de faro et d'eau-de-vie, et ils ne manquent pas à Anvers !...

— Mais il doit y avoir un endroit où il va de préférence et où j'aurais, par conséquent, plus de chance de le rencontrer...

— Eh ! bien, l'endroit qu'il aime le mieux, c'est un cabaret sur le port, à l'enseigne du " Rendez-vous de la marine "...

— Grand merci, ma chère dame, j'y vais, et faites-moi le plaisir d'accepter ceci qui vous permettra de mettre un peu de beurre dans vos pommes...

En disant ce qui précède Jarrelonge présentait en souriant un écu de cent sous à la mère Loos.

Celle-ci fondit sur la pièce d'argent comme le vautour sur sa proie vivante, et d'une voix rauque que faisait trembler la joie elle bégaya :

— Je vais donc aujourd'hui me soûler de genièvre !...

Le libéré sortit de la chambre, puis de la maison, s'informa du chemin à suivre et se dirigea vers le port, tout en se disant :

— Voilà des complications qui mettront de plus en plus le jeune homme en retard... Avant qu'il parvienne à trouver Oscar, j'aurai acheté à l'ex-homme d'équipe les papiers en question, s'il les possède toujours...

Jarrelonge arrivait au port. Les quais encombrés de marchandises, l'Escaut chargé de grands navires et d'embarcations de toutes sortes, produisirent sur le bandit une impression très vive, mais il n'avait pas le temps de s'extasier en face de ce spectacle vivant et pittoresque. La chose importante pour lui était de trouver sans retard le cabaret favori d'Oscar.

Un débardeur le renseigna : En deux minutes il atteignit le « Rendez-vous de la marine », estaminet de bas étage dont l'apparence n'offrait rien de séduisant. Au contraire. D'étroites fenêtres à petits carreaux d'un ton verdâtre perçaient les murailles enfumées.

Une salle immense, à plafond très bas et presque noir, renfermait des tables et des bancs crasseux. Derrière cette salle, des cabinets dont chacun pouvait contenir une dizaine de personnes.

Jarrelonge pénétra dans l'établissement, et tout d'abord ne distingua pas grand'chose à travers l'épaisse fumée s'échappant des fourneaux d'une multitude de pipes. En même temps un étrange salmigondis de langages frappait désagréablement son oreille.

On parlait à la fois allemand, italien, français, anglais, flamand, espagnol, etc..., ou plutôt on criait, on se disputait, on blasphémait dans ces idiomes variés.

Peu à peu les yeux de Jarrelonge purent, en dépit de la fumée, saisir quelques détails du tableau dont nous indiquons les lignes principales.

Le misérable avait vu à Paris bien des repaires et bien des bouges, mais il dut s'avouer qu'il ne connaissait rien d'aussi grotesquement sinistre. Aux types éternellement vrais et vivants, peints par David Téniers et les autres maîtres flamands, se joignaient des physionomies patibulaires et des silhouettes de bandits appartenant à tous les pays du monde.

Le maître de la maison, fumant comme ses clients une longue pipe de terre blanche, trônait derrière un comptoir d'étaux noirci.

Jarrelonge s'approcha de lui et, le saluant avec politesse, lui dit :

— Un verre de rhum de la Jamaïque, monsieur, s'il vous plaît, et un renseignement...

Le patron servit l'alcool sur le comptoir et attendit. Le libéré reprit :

— Connaissez-vous un certain Oscar Loos ?

— Oui.

— Est-il ici en ce moment ?

— Il y est.

— Voulez-vous me le montrer ?

— Sans doute... Vous voyez, là-bas, la table du coin, sur laquelle se trouve un brûlot ?

— Très bien !

— Oscar Loos est l'individu qui porte une casquette de loutre pareille à la mienne...

— Meroi, et versez-moi un second verre de rhum.

Jarrelonge s'était fortifié le moral par cette double absorption de spiritueux, paya et se dirigea vers la table du coin.

Cinq hommes l'entouraient. Quatre d'entre eux jouaient aux cartes. Oscar faisait partie des joueurs.

Le cinquième personnage regardait d'un oeil hébété par l'ivresse le genièvre flamboyant dans un bol de fer battu.

L'ex-homme d'équipe du chemin de fer de l'Est était tout à son jeu. Cependant, lorsqu'il vit un inconnu s'arrêter au coin de la table et l'examiner avec attention, il leva la tête et froça le sourcil.

— C'est à vous que j'ai affaire, monsieur Loos... lui dit Jarrelonge de son air le plus gracieux.

— A moi ?... fit Oscar étonné.

— Oui, mais quand vous aurez fini...

La partie était interrompue. Des autres joueurs désertèrent à leur tour le Français et échangeaient à voix basse quelques phrases en flamand.

Depuis l'apparition de Jarrelonge, Oscar ne parvenait point à dissimuler son inquiétude. Tandis qu'on donnait des cartes, il murmura :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Avez-vous fini ?

— Non, mais vous pouvez parler tout de même.

— Ce que j'ai à vous dire ne se parle pas, mon vieux, ça se siffle... répliqua le libéré, qui, au milieu de tous ces drôles, reprenait son aplomb de ban-lit émérité.

L'inquiétude d'Oscar Loos augmentait. Il s'irritait de ne point comprendre les réponses de l'inconnu.

— Godferdum !... fit-il en haussant les épaules. Alla siffler ailleurs si c'est un sifflement qui n'est pas gracieux...

Il arrive de Paris...

Un imperceptible tremblement agita les lèvres d'Oscar. Ses yeux vacillèrent dans leurs orbites.

— Oui, parbleu, de Paris !... répéta Jarrelonge. De la gare de l'Est et du wagon 1326...

L'ex-homme d'équipe devint très pâle.

— Ah ça ! continuons-nous la partie, oui ou non ? demanda l'un des joueurs en langue flamande.

— Attends un instant... répondit Oscar Loos dans le même idiome.

Puis, s'adressant à Jarrelonge, il reprit en français :

— Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

— Ça signifie que nous avons à causer du marchepied du wagon 1326... répliqua le libéré.

L'ex-homme d'équipe ne pouvait plus douter que le vol qu'il avait commis fût connu. De livide qu'il était, il devint pourpre. Le sang lui montait avec violence à la tête, en même temps que mille pensées confuses assiégeaient son cerveau.

L'homme qu'il avait devant lui était-il un agent de police français ? Avait-il dans les mains la preuve du vol ?

Oscar Loos jeta un coup d'œil autour de la salle. On eût dit qu'il cherchait une issue pour s'enfuir. Jarrelonge se pencha vers lui et, s'appuyant sur son épaule, lui glissa dans le tuyau de l'oreille ces quelques mots :

— Quittez vite cette table ou vous êtes perdu... Je ne suis pas un mouchard, je suis un bon garçon, intéressé dans l'affaire du sac que vous avez trouvé, que vous avez ouvert et dans lequel vous avez pris des valeurs.

L'ex-homme d'équipe tremblait de tout son corps.

— Moi... balbutia-t-il, j'ai pris...

— Tonnerre du diable, vous le savez aussi bien que moi ! ! Inutile de mentir et de rouler des yeux en boules deoto.. Venez... nous avons à causer...

Pour la seconde fois le Flamand, impatienté de ce temps d'arrêt dans la partie, demanda :

— Jones-tu ?

— Non.. répondit Oscar en se levant. Prenez Coosmann à ma place... J'ai affaire avec cet homme-ci.

Coosmann, le personnage qui regardait d'un œil abruti brûler le punch au genièvre, se leva en titubant et se laissa lourdement tomber à la place que venait de quitter l'ex-homme d'équipe.

— Où causerons-nous sans crainte d'être dérangé par quelque importun ? fit Jarrelonge.

— Il y a des cabinets derrière la grande salle... prenons-en un...

— Entendu... Qu'est-ce que vous buvez ?

— De la bière. Commandez comme pour vous.

Oscar donna l'ordre de porter de la bière brune de Louvain dans un cabinet où il entra, suivi de Jarrelonge. Ce dernier se disait en souriant :

— Pas malin, le Belge d'Anvers !... Du premier coup il se laisse tirer les vers du nez... C'est un naïf ! ! !

Le ci-devant employé du chemin de fer de l'Est avait repris quelque peu d'aplomb. Il s'assit et, regardant son interlocuteur bien en face, il s'écria :

— Ah ! ça, voyons, qu'est-ce que vous avez voulu me dire ? Qu'est-ce que ça signifie : " wagon 1326, sac...valeurs... ? Enfin quelle est cette histoire-là, à laquelle je ne comprends goutte ?

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit Jarrelonge d'un ton goguenard. Tu te ravises, mon vieux, mais il est trop tard... Fallait pas, tout à l'heure, devenir blanc comme un fromage à la crème et ensuite rouge comme une écrevisse... Si tu m'avais envoyé "dingué" carrément, j'aurais pu croire que je me trompais et que tu n'étais pas sous le coup d'un joli procès en cour d'assises.

Le sang-froid d'Oscar n'était qu'apparent. Atterré par les dernières paroles de Jarrelonge, le malheureux se remit à trembler et balbutia :

— Silence... on vient...

Un garçon de salle apportait la bière. Quand il eut quitté le cabinet, Jarrelonge en ferma la porte et reprit :

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XI

LE BILAN DE L'HONNEUR.

Cependant il alla jusqu'à sa porte, en voyant une lumière briller dans la chambre, il l'ouvrit.

Mercédès, assise plutôt que couchée sur son lit, tenait un volume, et le coude enfoncé dans l'oreiller, tournait les pages d'un roman.

Un nuage passa sur son visage en reconnaissant son mari.

Celui-ci ne parut point s'en apercevoir, attira un fauteuil et s'assit à son chevet.

Mercédès plia la page du livre, enfoua davantage son bras dans les dentelles de l'oreiller, et attendit froidement ce que son mari avait à lui dire. Un pressentiment l'avertissait de se tenir sur ses gardes.

— Mon amie, lui dit Mikael, vous savez quel malheur vient d'atteindre votre père ?

— Je le sais.

— Que comptez-vous faire ?

— Mais je ne sais encore, fit-elle en lissant les guipures du drap, il faut prendre un parti, cependant...

— Demain, ajouta le prince.

— C'est bien prompt... Mais enfin, si vous le croyez indispensable... avant midi mes malles seront faites... Nous sommes en hiver, allons en Italie !

— En Italie ! s'écria Mikael, vous songez à un voyage en Italie !

— Oh mon Dieu, je ne tiens pas absolument au pays... Vous voulez voyager pendant cette crise financière, cela se comprend... Va-t-on assez et parler à Paris... Choisissez notre futur séjour... Pourvu que j'échappe au désespoir de mon père, aux doléances maternelles, tout sera pour le mieux.

Les lèvres du prince blémirent.

— Votre père est ruiné... dit-il.

— Je vous saurai gré de ne point me le reprocher.

— Son honneur est en jeu,

— Qui ne fait pas faillite au moins une fois !

— Oh ! fit le prince en serrant ses mains, vous avez des mots féroces. L'égoïsme a-t-il donc tout envahi en vous ? Ne comprenez-vous pas qu'il faut sauver votre père de la faillite, du déshonneur, du suicide.

— Comment le pourrions-nous ? demanda Mercédès.

— En lui venant en aide. Dix millions le sauveraient.

— Sacrifions-en un ! dit la jeune femme, il trouvera des amis pour le reste.

— Vous vous trompez, il n'en trouvera pas.

— Que prétendez-vous donc ?

— Tout jeter dans le gouffre.

— Nous appauvrir.

— Oui.

— Quelle folie !

— Est-ce une folie que de garder son nom sans tache.

— Eh ! mon cher, si toutes les files dont les pères ne paient pas leurs différences se ruinaient ce serait insensé. Nous ne faisons pas d'affaires, nous ! Je serais incapable de gager cent sous.

Vous voilà dans une panique folle, parce que vous avez nom Mikael Ypsolani, et que vous avez épousé la fille d'un homme ruiné. Mais je n'ai pas l'épiderme si chatouilleux, moi ! Si les Ypsolani sont fiers, la fille Bozan de Breuil est philosophe.

Quand on entre dans une famille de banquiers, d'agio tours, de manieux d'argent, il faut s'attendre à ces choses là. Certes, j'ai plus sujet que vous d'être affligée, et cependant je ne perds pas la tête.

Mon père est habile, il surmontera les difficultés du moment. Les actionnaires de ces Sociétés n'ont pas intérêt à les laisser tomber. Ne nous en mêlons pas, ce sera plus sage, et comme je vous le disais partons pour l'Italie.

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous venez de dire ?

— Parfaitement.

— Croyez-vous me gagner à votre opinion ?

— Je le désire.

— Si vous échouez...

— Je le regretterai.

— Voilà tout ?

— Que pourrais-je de plus ?

Une grande expression de découragement passa sur le visage du prince. Il fut tenté de se lever et de quitter Mercédès sans ajouter un mot de plus, et peut-être l'eût-il fait, si la pensée du malheureux qu'il avait promis de sauver ne lui avait rendu du courage. Ce fut donc le souvenir de Bozan de Breuil qui lui donna seul la force de continuer la lutte. Sa femme lui semblait si lâche, si féroce et égoïste, que le dégoût le prenait à la gorge.

— Ce qui se passe entre nous est bien grave, Mercédès, dit-il. Jamais je n'ai compris davantage l'abîme qui nous sépare, et cependant, si vous y consentiez, il me semble qu'il nous serait possible de le combler. Nous avons contracté un mariage dans lequel les convenances eurent plus de part que l'inclination, et cependant, Dieu m'en est témoin, si vous l'aviez voulu, j'étais prêt à vous aimer. Je devais à votre fortune la satisfaction de voir ma mère à l'abri de tout besoin, o'en était assez pour me gagner à vous.

Je ne gardai pas longtemps mes illusions. Vous aimiez trop le plaisir pour être la compagne d'un proscrit, et je vous vis peu à peu désertir votre maison pour reprendre avec votre mère une vie agitée bien éloignée de mes goûts. Elle vous mena loin, si loin que je dus me battre, et peut-être vous souvenez-vous qu'on me ramena ici le bras cassé par la balle de mon adversaire...

Depuis vous m'avez témoigné plus d'égards et j'avais le droit de croire que mon soin à vous défendre vous avait touché. Cette fois il s'agit d'honneur encore. S'il suffisait de donner son sang, je saurais ce que j'ai à faire ; mais il s'agit d'argent...

— C'est plus simple, alors ; vous n'en avez pas.

— Mais vous en avez, vous !

— Ce n'est pas la même chose,

— J'essaierai cependant de vous le prouver.

— Ne le tentez pas, fit Mercédès, vous échoueriez.

— J'ai donné ma parole à votre père.

— Quelle parole ?

— Qu'il aurait les dix millions.

— Je ne vous empêche pas de les chercher.

— Je ne puis les prendre qu'ici.

— Je ne vous comprends plus.

— Votre dot est de dix millions, l'hôtel compris.

— Oui.

— Nous hypothéquerons l'hôtel, et nous engagerons vos diamants...

— C'est mon père qui a eu cette idée ?

— Je vous demande pardon, je l'ai eue seul et tout à suite.

— Elle est tout simplement absurde.

— Vous refusez de remettre votre dot à votre père ?

— Absolument.

— Quelle créature êtes-vous donc !

— Oh ! mon Dieu ! pas de grandes phrases, et pas de grands mots, s'il vous plaît. Si j'avais été accoutumée à vivre en petite bourgeoise, comme Amice Gualbert, par exemple, il est probable que je me résignerais plus vite. Mais mon luxe tient à ma vie, comme mes diamants à ma peau ! Je ne consentirai jamais à me priver de l'un et à vendre les autres... Quand vous me diriez que je suis une misérable, cela n'y changerait rien du tout. Prenez-moi comme je suis.

Mon père m'a mariée sous le régime de la séparation de biens. Sans cela je serais dans la rue à cette heure, ayant pour vivre vos bons sentiments sur le point d'honneur.

Mon père s'arrangera comme il pourra, c'est bien assez désagréable qu'il jette son nom et le nôtre à la malignité des curieux, sans que nous y joignons nos propres sottises. Je ne daignais point que dans le premier moment, quand on apprendrait que j'ai tout sacrifié pour mon père, il n'y aurait point un beau mouvement d'admiration pour ma tendresse filiale... Mais quelques semaines après qui donc s'en souviendrait ?... Je me serais ruinée, et chacun me tournerait le dos... Demandez-moi des choses possibles, mais pas celle-là.

— Ce que je vous demande, c'est de remplir un impérieux devoir.

— Ce mot là me coûterait trop cher.

La patience de Mikael était à bout. Devant cette femme froide, raisonneuse dont chaque mot froissait un sentiment dans son âme, il se sentit pris d'un insurmontable dégoût. Sans doute jamais il n'avait aimé dans le sens profond de ce mot cette créature frivole et personnelle pour laquelle cependant il avait dû risquer sa vie, mais il la supportait et lui témoignait assez de déférence pour se dire à lui-même qu'il n'avait rien à se reprocher.

Mais en ce moment il la voyait telle qu'elle était véritablement, ne chérissant personne qu'elle-même, riant du devoir, de la tendresse et de la vertu, ramenant tout à son propre bonheur, perverse à force d'égoïsme, et ne méritant plus ni égard, ni estime, ni affection.

— Vous n'avez sans doute pas envisagé tous les côtés de la question que nous débattons à cette heure ?

— Si, répondit-elle, tous.

— Croyez-vous que votre père vous pardonnera votre refus ?

— Peut-être !

— Il vous a gâtée et mal élevée, je le sais, mais enfin il vous a aimée, vous allez lui briser le cœur, comme d'autres tentent de briser sa carrière et de renverser sa fortune. Je crains, je crois que votre père se séparera de vous si vous ne lui venez pas en aide...

— Ma mère me restera, dit Mercédès.

— Et moi, quelle conduite pensez-vous que je doive tenir ?

— J'attends que vous daigniez m'en instruire.

— Je vous quitterai dit froidement le prince.

Cette menace frappa subitement Mercédès. Jamais elle n'avait songé que Mikael pût se séparer d'elle. Ayant été épousée pour sa dot, elle ne pouvait croire que son mari renonçât aux

bénéfices d'une fortune achetée au prix de son nom.

Quoi qu'elle fit, elle croyait le tenir et le garder. Elle savait qu'elle en avait besoin pour conserver sa place dans un monde qui l'acceptait tantôt par égards pour son père, tantôt par considération pour son mari. Effrayée de cette menace elle dit à Mikaël d'une voix moins dure :

— Ma conduite ne doit pas vous troubler à ce point. Maîtresse absolue de ma fortune, il ne me plaît pas de la sacrifier, et vous n'avez rien à voir à mon appréciation. Je fais ce que je veux de ce qui m'appartient.

En vérité, je ne vous comprends pas. Si j'avais été pauvre, m'eussiez-vous épousée ? Non. Et maintenant que je suis votre femme vous tentez de m'imposer l'obligation de m'appauvrir. C'est d'un illogisme dont rien n'approche ! Ne me quitteriez-vous point plutôt, le jour où près de moi vous cesseriez de trouver les jouissances d'un luxe que vous aimez.

— Jamais, dit le prince, jamais ! Entendez-moi. A cette heure vous disposez de deux vies : celle de votre père et la mienne. En sauvant l'un vous m'attachez à vous d'une façon irrévocable. Oui, je vous ai épousée parce que vous possédiez une fortune capable de rendre plus douce la vie de ma mère ; j'espérais vous aimer et être aimé de vous. A cette heure encore, je crois qu'un grand événement nous pourrait rapprocher, en nous forçant à nous connaître mieux.

Vous semblez croire que je me montre illogique, en vous priant de sacrifier votre fortune. Vous vous trompez, je reste dans le devoir et dans la vérité. J'ai pu accepter et jouir d'une dot due au travail, à l'intelligence, je n'en userai point quand elle coûtera l'honneur d'un homme. Je ne pourrai plus en toucher un sou, de l'heure où votre père sera perdu par votre faute.

Il y a plus : si je restais ici, dans cet hôtel, vivant près de vous, même sans me mêler à votre vie, même sans vouloir désormais prendre ma part d'une large existence, on m'accuserait d'être complice d'un refus dont vous ne semblez pas vouloir deviner les chances terribles. Et vous m'imposerez au nom de mon propre honneur l'obligation de me séparer de vous.

— Ainsi vous me préférez mon père ?

— Je suis toujours du parti des malheureux.

— Et que ferez-vous, après cette résolution héroïque ?

— Le petit appartement de la rue Madame était loué à bail pour six années encore, nous y rentrerons.

— La princesse Ypsolani y consentira-t-elle ?

— Ma mère sera la première à m'en montrer le chemin.

— Faites ce que vous voulez après tout, fit Mercédès en déchirant avec rage les dentelles de ses draps. J'en ai assez de vos folies à la dignité ! Une des princesses Ypsolani redeviendra ce qu'elle était avant notre mariage, l'autre restera riche, voilà tout. Il vous plaît de renoncer à la vie commune, comme il vous plaira ! de cracher sur les millions que vous avez convoités, à votre aise ! La dupe du marché ne sera pas moi ! J'ai payé dix millions mon titre de princesse, et je le garde !

— Tremblez de lui imprimer une tache ! s'écria Mikaël en saisissant les poignets de sa femme, car sur cet honneur dont vous faites si bon marché, vous me le paieriez cher !

— Allez-vous me maltraiter, maintenant ? demanda Mercédès dont les poignets rougissaient sous l'étreinte furieuse de Mikaël.

Subitement il les lâcha, un tremblement l'agita de la tête aux pieds. Il avait peur de lui-même.

— J'attendrai demain jusqu'à dix heures votre décision,

dit-il, si vous persistez dans votre volonté, à midi j'aurai quitté l'hôtel

Mikaël sortit, sans ajouter un mot, sans se retourner.

— Enfin ! dit la jeune femme en retombant sur ses oreillers.

Dévoré de rage et d'humiliation, elle chercha vainement le sommeil. Au matin, brisée de fatigue, elle retourna chez sa mère.

— Ton mari est en conférence avec ton père, lui dit Joséfa.

— Je m'y attendais. Quelle scène il m'a faite hier ! Crois-tu qu'il voulait m'obliger à remettre ma dot à mon père ?

Si indolente, si légère que fût Joséfa, elle gardait cependant plus de bonté que sa fille. Et puis cette grosse fortune dont elle avait joui, s'était faite à ses côtés. Elle avait aimé autant qu'elle le pouvait ce Français aventureux qui la laisserait maîtresse de tout dépenser à sa fantaisie.

Bonaventure lui inspirait une telle confiance qu'elle avait eu un remords de s'être défiée de lui, et regrettait d'avoir permis à sa fille d'emporter ses diamants. Son mari lui faisait maintenant pitié. Elle craignait son désespoir.

— Peut-être avons-nous tort, dit-elle. On nous jettera la pierre, si ton père est perdu et si ton mari te quitte. Tout cela est bien affligeant, ma fille ..

— Je te croyais plus de résolution.

— J'en ai, j'en ai ; mais s'il arrivait un malheur...

— Nous n'en saurons rien ! dit Mercédès en soufflant les mots au visage de sa mère. Si tu le veux, avant ce soir nous aurons quitté Paris. Les hommes s'arrangent comme il leur plaira.

Ce projet ne déplut pas à Joséfa. En partant, elle laissait Bonaventure plus libre, elle évitait les ennuis, les scènes conjugales ; personne ne lui infligerait le supplice d'une offense pitié. Néanmoins auparavant elle voulait voir son mari.

— En attendant, lui dit Mercédès, je vais faire préparer mes malles. Qui voudra me suivra.

Pendant ce temps Mikaël s'entretenait avec son beau-père, et lui racontait la triste scène de la veille.

— La malheureuse ! la malheureuse ! s'écria Bonaventure, quels seront ses regrets plus tard. Si elle avait eu un enfant elle n'aurait pas agi de cette sorte ! Ne vous montrez pas trop dur pour elle. Je subirai mon sort quel qu'il soit. Merci pour ce que vous avez tenté, oui, merci du fond du cœur.

Le soir même Joséfa et sa fille suivaient la route d'Italie, en laissant une lettre au malheureux désespéré.

## XII

### SUR LES RUINES.

Clotilde faisait une visite à ses deux protégées Balsamie et Marthe, quand Mélanie apprit la catastrophe qui la ruinait. La femme d'André courut chez un agent de change, erra près de la Bourse, et recueillit partout des nouvelles désastreuses. Tout était perdu, englouti. De cette fortune qui, la veille, faisait son orgueil et son ivresse, il ne restait rien ! rien ! C'était la pauvreté, la honte, une misère noire et profonde après l'éclat et le bruit. Et Mélanie n'avait pas seulement devant les yeux le tableau de la privation à subir, il lui semblait encore voir la joie maligne de ceux qu'elle avait humiliés de son luxe ; elle croyait entendre les consolations hypocrites, et d'avance elle subissait le martyre d'une vanité folle réduite aux abois.

Quand elle rentra, elle trouva André étendu sur le divan

de son cabinet, abîmé dans un désespoir sans nom, et se demandant s'il ne ferait pas mieux de se jeter à la Seine que de vivre désormais à côté d'une femme qui ne cesserait de lui reprocher sa fortune perdue, et qui rendrait insupportable de la vie commune.

Dans son cerveau qui avait toujours été faible tournoyaient des idées sinistres. Cet être sans ressort, sans force qui, à cette heure aurait eu besoin d'être soutenu, savait trop qu'il ne trouverait dans sa compagne qu'un harpie prête à le déchirer avec les ongles, et il s'épouvantait plus encore de cette perspective que de la vision de la pauvreté.

Il l'avait connue jadis, avec Paulin, cette pauvreté ! Dans ce temps là elle ne les effrayait pas. Elle sourit souvent à la jeunesse, nourrie austère, mais tendre pourtant. Elle façonnait leurs âmes, elle les trempait pour la lutte. Ceux qui en supportent les épreuves deviennent des hommes. André, lui, avait vite trouvé dans un mariage relativement riche une situation qui eût été heureuse, si Mélanie ne lui eût fait payer cher la dot qu'elle apportait.

Paulin fut plus heureux : resté dans une médiocrité à peine suffisante il garda le bonheur à son foyer. André l'ignorait ce bonheur de la vie intime, des joies partagées, de la confiance sans limite. Quel enfer allait devenir sa maison. Aurait-il la force d'y rester. Non, il n'avait qu'à mourir, et il mourrait...

Cependant le souvenir des enfants lui revint : Landry, bon, courageux, Clotilde aimante, douce et vaillante. Ceux-là ne l'accuseraient jamais. Ils avaient traversé une phase de fortune sans y attacher leur esprit et leur cœur. Le malheur qui survenait leur semblait depuis longtemps inévitable. S'il les avait eus près de lui il aurait peut-être retrouvé l'espérance, mais Landry était en loge, il travaillait, il allait réussir peut-être. Dans quelques jours seulement il serait libre... André résolut de tout lui apprendre, de lui demander conseil. Il sentit qu'il trouverait un soulagement à épancher le trop plein de son cœur.

Quand Mélanie entra dans son cabinet, il tourna vers elle un regard morne. Le visage bouleversé de sa femme lui apprenait que le mal était sans remède.

— Bozan n'est pas rentré, dit-elle, et son secrétaire M. Lambert n'a fait qu'apporter la confirmation de ce que nous savons déjà.

— Quel malheur ! quel malheur ! répétait André.

Il ne trouvait pas autre chose.

Quand à elle, le visage empourpré, les yeux étincelants, elle haçait des phrases brèves, saccadées, dans lesquelles se mêlaient le reproche et l'injure.

Aurait-elle dû jamais avoir confiance dans un homme tel qu'André ? Qu'avait-il fait dans sa vie, sinon des sottises ? Et maintenant que le malheur fondait sur eux trouverait-il même l'énergie de le subir ? Elle criait, s'animant dans sa colère. Les domestiques n'en étaient plus à s'étonner de voir à Madame une figure bouleversée et de l'entendre adresser des reproches au malheureux sans force pour lui répondre.

La nouvelle du sinistre financier de Bozan de Breuil s'était répandue avec la rapidité d'une traînée de poudre. Elle atteignait tout le monde : bourgeois, marchands, fruitiers, domestiques. Chacun y avait jeté ses économies, basant un avenir fantastique sur les bénéfices réalisés. On avait fait des martingales folles, rognant sur tout pour établir des rentes, se faisant pauvres dans le présent, en vue de la fortune à venir.

Pendant plusieurs mois on avait vécu dans la fièvre, hallu-

ciné par le succès. On bâtissait des échafaudages merveilleux de bonheur imaginaire. Tout à coup les châteaux de cartes s'éroulèrent, et ce fut un affolement soudain. Il ne restait pas même les débris de l'ancienne fortune. Rien ! rien ! et peut-être la perspective d'avoir à compléter les versements d'actions pour lesquelles un second appel de fonds n'avait pas été jugé nécessaire.

L'office retentissait dans des mêmes plaintes et des mêmes cris que l'appartement des maîtres. Encore les serviteurs se plaignaient hautement de ceux-ci. Ne les avaient-ils point en quelque sorte encouragés à se lancer dans ces placements dangereux. S'ils étaient ruinés, à qui la faute ? Au surplus ils ne resteraient pas longtemps dans une maison semblable. Ils se trouveraient d'autres places. C'est égal, on était bien fou d'avoir assez confiance dans l'intelligence des maîtres, de suivre leur exemple, et de risquer ses économies.

Clotilde rentra au plus fort de la tempête.

Elle ne comprit rien à la physionomie bouleversée du valet de chambre, mais en pénétrant dans la salle à manger, elle s'arrêta, frappée par l'éclat de la voix de sa mère, n'osant avancer, et gardant pourtant l'intuition que son intervention allait devenir nécessaire.

La servante rejoignit ses camarades.

Cependant à une exclamation plus virulente de sa mère, Clotilde ayant entendu André répondre :

— Je me tuera ! Je me tuera ! Il me sera impossible de vivre près de vous !

Clotilde ouvrit rapidement la porte ; ange de paix et de consolation, elle s'avança entre deux êtres également désespérés

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Nous sommes ruinés, s'écria Mélanie avec un grand geste. Ton père suivant aveuglément les conseils de Bozan de Breuil est tombé dans le même gouffre.

— C'est vrai ! répliqua André, mais je n'ai risqué, moi, qu'un mes bénéfices. Car enfin il est temps que justice soit faite à chacun. Je n'entends pas que mes enfants me jettent la pierre. Je vous ai rendu vos quatre cent mille francs de dot, qu'en avez-vous fait ?

— Il m'accuse, maintenant, il ose m'accuser ! dit Mélanie

— Tenez, vous êtes une malheureuse femme à demi-folle

— Et vous un méprisable imbécile. Maudit soit le jour où je vous épousai !

— Je n'ai pas attendu cette catastrophe pour regretter d'avoir uni mes jours à une furie.

— Tu vois ! Clotilde.

— Ma fille, tu l'entends !

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et même une complète (brochure) de l'année 1882 aux conditions ci-dessus

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boite 196, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal,